Ensaamag

Le corps humain est-il toujours soumis à des normes, ou à des idéaux ?

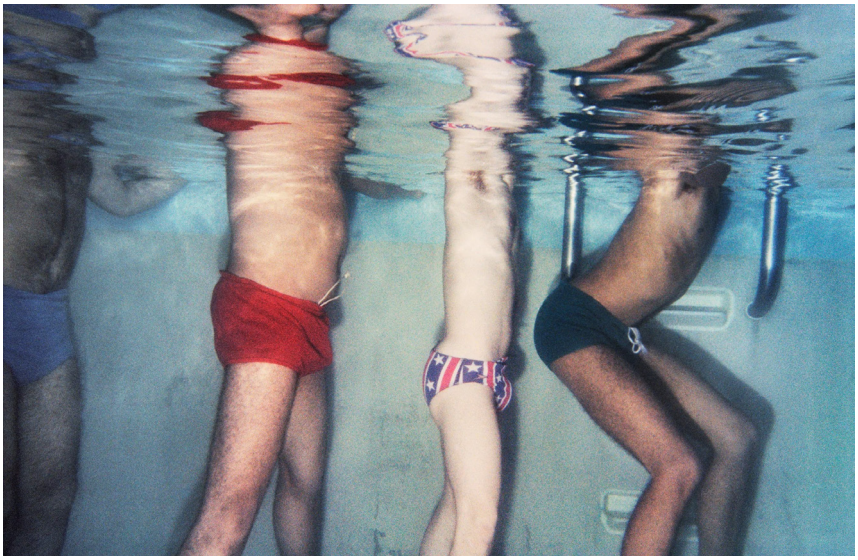
Édito

Une simple balade au musée nous fait rapidement réaliser l'importance des corps dans notre histoire. Des nus à la peinture aux portraits photographiques actuels, ces enchevêtrements de corps nous submergent de toute part.
Pour vous vendre une voiture, on vous montrera d'abord une silhouette allongée et gracieuse. Pour vous vêtir, vous passerez devant ce mannequin en plastique blanc aux seins rebondis. Pour aller mieux, on vous conseillera le sport, celui des muscles, de la performance, où on attend des résultats visibles.
Entre fonctionnement vital et saturation totale, que signifie l'omniprésence de ces corps aujourd'hui ?
D'ailleurs ces corps, ou les nôtres ?

Les réponses des hommes et des femmes diffèrent. La première norme à s'être articulée est celle de la différenciation des genres, instaurant injonctions et injustices. Les plus touchées, ce sont avant tout les femmes. Éloignées de toute réalité objective, objectivées sous l'objectif des autres, il est difficile pour elles d'incarner pleinement leur existence. Fruit d'une idéalisation subjective, masculine et enfermante, leurs corps ne leur appartiennent plus.
Ces normes évoluent avec le temps, ne changeant pourtant jamais leur point de départ. On parle d'amélioration de la place de la femme, mais ne s'agirait-il pas plutôt d'une évolution ? Le corps des femmes demeure confiné, simplement, dans une autre case. Elle n'a plus à être fine, elle doit désormais avoir de grandes fesses. Elle a aujourd'hui le droit de faire du sport, mais ne doit pas être trop musclée.

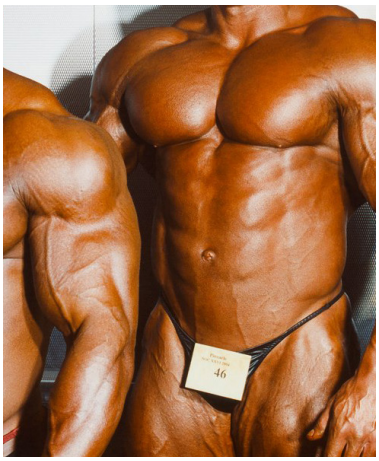
Rien ne se perd, tout se transforme. Pourquoi ne pas penser de nouvelles métamorphoses ?

Aujourd'hui, notre équipe investit l'espace. Nous enquêtons, recherchons et décortiquons ces idéalisations devenues normes dysfonctionnelles. Nous nous penchons sur les représentations culturelles, aspects économiques et impacts sociaux. Notre approche et nos plumes se veulent engagées, accessibles et révolutionnaires. Confrontant les idéaux du patriarcat nos corps ne leur appartiendront plus.



1. Capitaliser sur les normes • • •
2. **Focus** - La lingerie • • • • • • • •
3. **Portrait** - Imane Khelif • • • •
4. Être moche ou ne pas l'être • • •
5. Analyse d'image • • • • • • • • • •
6. Clean ou Messy? • • • • • • • • • •
7. Sur vos écrans • • • • • • • • • •

10
16
20
24
27
30
34



Dossier

Capitaliser sur les normes

Le corps humain a toujours occupé une place centrale dans les discours sociaux, culturels et politiques. Il n'est jamais un simple organisme biologique : il est porteur de symboles, de règles, de représentations et de jugements. C'est à travers lui que se jouent l'identité, la santé, la beauté, la séduction, le statut social ou encore l'appartenance à un groupe. Le corps devient ainsi une sorte de miroir dans lequel les sociétés projettent leurs idéaux et leurs peurs, leurs fantasmes et leurs interdits.

Alors, l'époque, la zone géographique ou la culture à laquelle nous appartenons, façonnent ces règles, ces normes invisibles qui pourtant dictent nos rapports à nous-mêmes et aux autres.
Ce "miroir" n'est donc pas neutre. Il renvoie des images normées, hiérarchisées, souvent idéalisées. Mince ou musclé, jeune, valide et performant: derrière ces modèles se dessinent des normes sociales puissantes, des corps dit "désirables" qui finissent par s'imposer comme des évidences, des objectifs à atteindre mais qui finalement ne sont rien d'autre que des obligations silencieuses.
Dans une ère où tout est sujet à être capitalisé, nos corps n'en sont pas épargnés. Nous devons les entretenir, les améliorer, les corriger afin de conserver leur capital esthétique, social, symbolique, mais aussi économique. Les industries de la mode, de la beauté, du sport, du bien-être ou encore de la chirurgie esthétique propagent et perpétuent les attentes du corps idéal et conforme. Derrière les discours de choix individuels et de l'épanouissement personnel que nous pouvons entendre, se cache souvent une pression constante : celle de correspondre à des standards précis, sans cesse renouvelés.
Ces institutions ne vendent pas des produits, ni des services mais bien des solutions, des moyens de "corriger" nos apparences, nos défauts. Elles reposent sur l'insatisfaction face à notre reflet, un sentiment que les normes elles-mêmes nous ont inculqué. Le corps devient un projet, un espace à retravailler et à reconstruire, il est contrôlé et surveillé par

les autres mais aussi nous-même. On nous vend des modèles idéaux, adulés, et même si nous pensons la modification de notre corps comme une décision personnelle pour se réconcilier avec notre apparence et s'affranchir de notre société, il n'en est rien, nous restons les produits de celle-ci, contraints à ne voir la beauté que par le prismes des normes instaurées.
Les marques de beauté tout comme dans les domaine de la chirurgie esthétique et du sport jouent sur nos peurs et nos craintes pour nous fidéliser. Leurs produits sont présentés comme des solutions miracles permettant de "retarder l'arrivée des rides", "ne pas accumuler de graisse" ou "avoir l'air jeune", et deviennent presque nécessaires aux yeux des clients pour être acceptés dans la société. Dépenser de l'argent dans ces enseignes, nous donne l'impression de contrôler notre apparence, de la modeler et c'est en ça que notre société a réussi à capitaliser sur les idéaux universels, par le biais de campagnes publicitaires jouant sur la plus grosse crainte de notre génération; ne pas ou plus correspondre aux archétypes imagés de notre société.

Tout le monde ne reste pas indifférent face à ces injonctions, les mentalités évoluent et nous voyons apparaître des mouvements comme le "bodypositive" qui tente de s'éloigner et de questionner ces règles implicites. Une démarche qui participe à une redéfinition des représentations et permet à certain·es de se réapproprier leur image, en dehors des injonctions traditionnelles afin de faire de son corps un espace de revendication. Aussi important ce mouvement est, il n'en reste pas moins, lui aussi produit du capitalisme. Le body positive devient un argument marketing, une nouvelle esthétique à consommer, parfois réduite à une diversité de façade et les corps "différents" mis en avant restent souvent conformes à d'autres critères implicites : jeunesse, symétrie, sensualité ou photogénie.
Ainsi, si ces mouvements ouvrent des espaces de réflexion et de contestation, ils s'inscrivent dans des logiques sociales, médiatiques et économiques qui continuent de façonner notre rapport au corps.
Dès lors, une question s'impose : le corps humain peut-il réellement échapper aux normes et aux idéaux qui le traversent, ou est-il condamné à être sans cesse modelé, évalué et exploité ? À travers ce magazine, nous proposons d'explorer la manière dont les normes corporelles se construisent, se diffusent et se transforment, mais aussi comment elles sont contestées et parfois réinventées.

La lingerie féminine

Symbole d'oppression ou d'émancipation ?

A travers les époques, la lingerie féminine ne cesse d'osciller entre une figure libératrice d'expression, et un outil d'objectification des femmes au sein du patriarcat. Enfermant la femme dans des idéaux de beauté au fil des époques, la lingerie représente également aujourd'hui un moyen de manifester son identité, par sa réappropriation. Collés à la peau, les sous vêtements féminins sont ainsi intimements liés à la lutte féministe. Alors qu'aujourd'hui en Occident prône une impression d'un féminisme qui triomphe, la lingerie reste un moyen d'objectifier la femme et se montre révélateur de l'oppression sociétale qu'ont vécu et vivent encore les femmes.

1. Un peu d'histoire

En Grèce Antique, la lingerie apparait à but utilitaire. Les femmes portaient une tunique en lin pour dissimuler leurs parties intimes, et modifier leurs morphologies. Elle apparait progressivement, prenant ensuite la forme d'un «apodesme», un bandage formant une ceinture sous la poitrine pour la soutenir et l'applatir : la silhouette doit paraître androgyne. Au Moyen Age, l'apodesme devient gorgerette et se porte en complément d'une imposante tunique en coton en guise de sous-vêtement. Comme en Grèce Antique, on cherche également à gommer la féminité. Au début de la Renaissance, les basquines, ancêtres des corsets, font leurs apparitions et évolueront tout au long de cette période. De plus en plus étroite jusqu'à prendre la forme d'un S, la basquine souligne la rondeur des hanches et incarne désormais une vision masculine de la sensualité de la femme. Pendant la Renaissance, celle-ci porte un corset lacé, maintenant les nombreux jupons des robes. Le corset s'aggrémente désormais de dentelles, apportant par la décoration une dimension esthétique à l'objet. Au 19ème siècle, c'est le «trousseau» qui triomphe. Unique pour chaque femme, il est conçu pour l'accompagner au cours de sa vie, redonnant ainsi à la lingerie un but réellement utilitaire.
Au 20ème siècle, la première guerre mondiale contraint un besoin de practicité et de mobilité pour les femmes. Elles laissent tomber le corset et la lingerie trop étroite, adoptent des culottes plus courtes et larges, et portes jartelles pour certaines ; les jambes se dévoilent. Les rondeurs ne sont plus en vogue, les silhouettes

s'affinent : les standards changent mais ils soumettent toujours les femmes. Une vague d'émancipation se dessine tout de même, elles veulent respirer et se sentir libres. Elles remplacent le corset par le «cache-corset brassière», la «Georgette» ou le «maintien gorge», finalement soutien-gorge (en 1904 dans le Larousse).C'est pour libérer leur corps, du moins en partie, qu'Herminie Cadolle, armée d'une paire de ciseaux, coupe le corset en deux en 1887. Elle garde la partie supérieure, celle qui soutient les seins, mais enlève la partie inférieure qui coince notamment les côtes et l'estomac. Son vêtement maintient la poitrine, mais surtout par les épaules, ce qui offre à la femme un confort inouï ainsi qu'une liberté de mouvement sans précédent.

Toujours étroitement lié aux modes, le soutien-gorge s'adapte aux différentes époques. Dans les Années folles, il aplatit la poitrine ; après la Seconde Guerre mondiale, on trouve l'emblématique forme en «obus» (bonnets pointus); il devient bikini en 1946 ; est brûlé en 1968 pour la révolution sexuelle ; puis se renouvelle dans les années 1990 avec la mode des poitrines généreuses, par le push-up.

18 vraiment utile ?

L'utilité de cette pièce de lingerie pourrait toutefois être mise en doute, selon les premiers résultats d'une enquête menée depuis 1997 par le médecin du sport Jean-Denis Rouillon. Docteur à l'hopital de Besançon et professeur à l'université, il a observé et mesuré les seins de près de 320 femmes pour étudier l'évolution d'une poitrine sans soutien-gorge.
Son étude se penche particulièrement sur un groupe d'une cinquantaine de femmes âgées de 18 à 35 ans. D'après l'observation de ce groupe restreint, sans cet «accessoire», le mamelon remonte en moyenne de 7 millimètres en un an par rapport à l'épaule. Le médecin a également relevé que, globalement, «les seins se raffermissent et que les vergetures s'estompent». Le médecin rapporte par ailleurs que les participantes à cette étude «ont constaté une amélioration en termes de respiration et de confort, la plupart ne supportent plus le soutien-gorge».

et aujourd'hui ?

Bien que la gloire ait été aux marques offrant des megadéfilés tel que Victoria Secret, promouvant des corps bien trop idéalisés, de plus en plus de marques développent des gammes qui intègrent des corps différents et s'adaptent à toutes les couleurs de peau. L'évolution des men-

talités se perçoit aussi dans les campagnes publicitaires. Des grandes marques font appel à des femmes aux morphologies plus ordinaires pour mieux incarner leur clientèle. Etam communique sur les corps pluriels et fait défiler des femmes de toutes tailles et de différentes carnations, Chantelle lance une gamme inclusive et réalise des campagnes plus arty avec des femmes de corpulences diverses, Simone Pérèle met en avant des modèles habillés pour vendre ses sous-vêtements, Calvin Klein choisit la chanteuse Beth Ditto comme mannequin, Rihanna et Kim Kardashian se lancent dans l'affaire avec leurs propres formes comme arguments de vente.
Nous nous plaçons aujourd'hui ainsi sur un chemin de progression vers l'inclusivité et la déculpabilisation des femmes de porter ou non des soutiens-gorge. Malheureusement, il reste du chemin à faire : «chez les marques de moyenne gamme, on ne peut pas trouver de lingerie au-delà du D. Et jusqu'ici, chez les marques françaises classiques, il fallait débourser au moins 150 euros pour trouver un soutien-gorge. Ce n'est pas accessible à tout le monde » explique Alexia, 39 ans, pour Libération.

La lingerie permet aujourd'hui à certain.e.s de s'émanciper et de se sentir attirant.e.s, mais il est impossible de dissocier dans son intégralité cette satisfaction du male gaze ayant mis la lingerie à cette place d'outil, servant à objectifier celle qui la porte.

Pour se débarrasser du corset, Herminie Cadolle invente en 1887 ce qui deviendra le soutien-gorge !

Imane Khelif

Portrait

Paris 2024, trente-troisième édition des jeux olympiques d'été, la boxeuse algérienne Imane Khelif affronte sa consoeur italienne Angela Carini pour le premier tour de la compétition.
Ce qui devait être un combat comme les autres marque le début d'une des plus grandes polémiques de ses jeux, replaçant les tests de féminité au coeur des débats.

On remonte l'existence de ces tests en 1928. Les femmes sont pour la première fois autorisées à participer aux épreuves d'athlétisme des jeux olympiques d'Amsterdam. Le monde découvre des sportives robustes, fortes et musclées bien loin des conventions et normes établies à cette époque.
Leurs corps qualifiés de « masculins » sont scrutés à la loupe, on questionne leur féminité et une étrange paranoïa se met en place : des hommes se déguiseraient en femmes pour tricher et gagner plus d'épreuves.
C'est le début des test de féminité. À cause de leur apparence différente , l'identité même de ces femmes est questionnée, controlée, ayant jusqu'à des test gynécologiques lors des championnats de Budapest en 1966.

Très critiqués et faisant scandale même à l'époque car violant l'éthique médicale, ils disparaissent mais reviennent sous la forme de tests de testostérone et d'inspection des chromosomes. Malgré cela on ne peut pas les prendre comme gage de sureté car ils sont imprécis, stigmatisent les femmes avec des troubles hormonaux comme l'hyperandroginie et ne prennent pas en compte les personnes intersexes.
En 2023, avant les J.0 Imane Khelif échoue à un de ces test de féminité et est exclue des championnats de boxe car selon la fédération mondiale de boxe elle ne remplit pas les critères d'éligibilité pour participer aux compétitions féminines. Mais à quoi se réfèrent ces critères d'éligibilité ? À quel point faut-il prouver qu'on est une femme pour participer aux JO ?

ITA

Au cours des années 2020, des études montrent que le taux de testostérone n'est pas forcément un facteur essentiel de la performance sportive. Quand le Tribunal arbitral du sport demande à la fédération internationale d'athlétisme de fournir une preuve scientifique de l'avantage des sportives sous testostérone, la fédération publie une étude montrant un gain de performance d'entre 1,8% et 4,5% chez les athlètes féminines ayant les taux les plus élevés par rapport à celles ayant les taux les plus bas, dans cinq disciplines. Or, cette étude inclut des athlètes condamnées pour dopage et un tiers des données sont considérées comme faussées.

Cette affaire Imane Khelif n'est pas uniquement sportive, elle est aussi politique. Reprise par l'extrême droite et plus spécialement en Italie, des sujets comme la transidentité, l'homosexualité sont mélangés à tord à cette affaire dans un but de désinformation et de discréditation de la boxeuse. Le monde observe, juge le corps d'une femme. Ses larges épaules et sa carrure imposante ne seraient pas assez frêles, c'est forcément un homme ! Imane Khelif n'est pas la première femme à subir ce genre de discriminations.

En 2009, la sprinteuse sud-africaine Caster Semenya remporte l'or à Berlin mais son apparence et sa voix jugée particulièrement masculine font débat et elle est soumise à un test hormonal. Sa féminité est questionnée à cause de son physique ramenant des stéréotypes racistes de la femme noire agressive et violente qui ressemble à un homme.

Aujourd'hui les jeux olympiques se veulent inclusifs et modernes mais les femmes sont toujours scrutées et encadrées. Les tests de féminité sont accusés de venir avant tout d'une volonté de conserver une infériorité « naturelle » des femmes par rapport aux sportifs hommes, éliminant les plus performantes. Il n'y a en effet pas de « tests de masculinité », seul le sport féminin étant surveillé.

une réponse au théâtre

être moche ou ne pas l'être ?

24

Personne n'osait le lui dire, mais Lette est moche.

Qui pourrait alors penser que le simple fait d'être moche entraînerait une sombre et burlesque histoire de chirurgie esthétique, d'un monde qui se transforme petit-à-petit en un seul et même visage de perfection, de beauté suprême, mettant en péril la notion-même de beauté ?

Voici pourquoi la pièce de théâtre Le Moche de Marius von Mayenburg, parue en 2008, mérite notre attention.

S'inscrivant totalement dans un style absurde et déjanté, nous restons toutefois surpris par le ton singulier du récit. Le début de l'histoire conserve un cadre particulièrement familier. Au travail avec son patron, à la maison avec sa femme, Lette ne semble rien avoir de si différent, qu'est-ce donc qui pourrait bien le distinguer ? On imaginerait un handicap, ou un vilain défaut de personnalité, mais jamais nous n'aurions pensé au simple fait qu'il soit moche. Le terme, repris dans le titre, démontre déjà tout l'humour de la pièce. Un mot désinvolte et spontané, pas du genre à se retrouver dans une pièce d'auteur ou dans la bouche d'un patron, se retrouve au centre de l'œuvre.

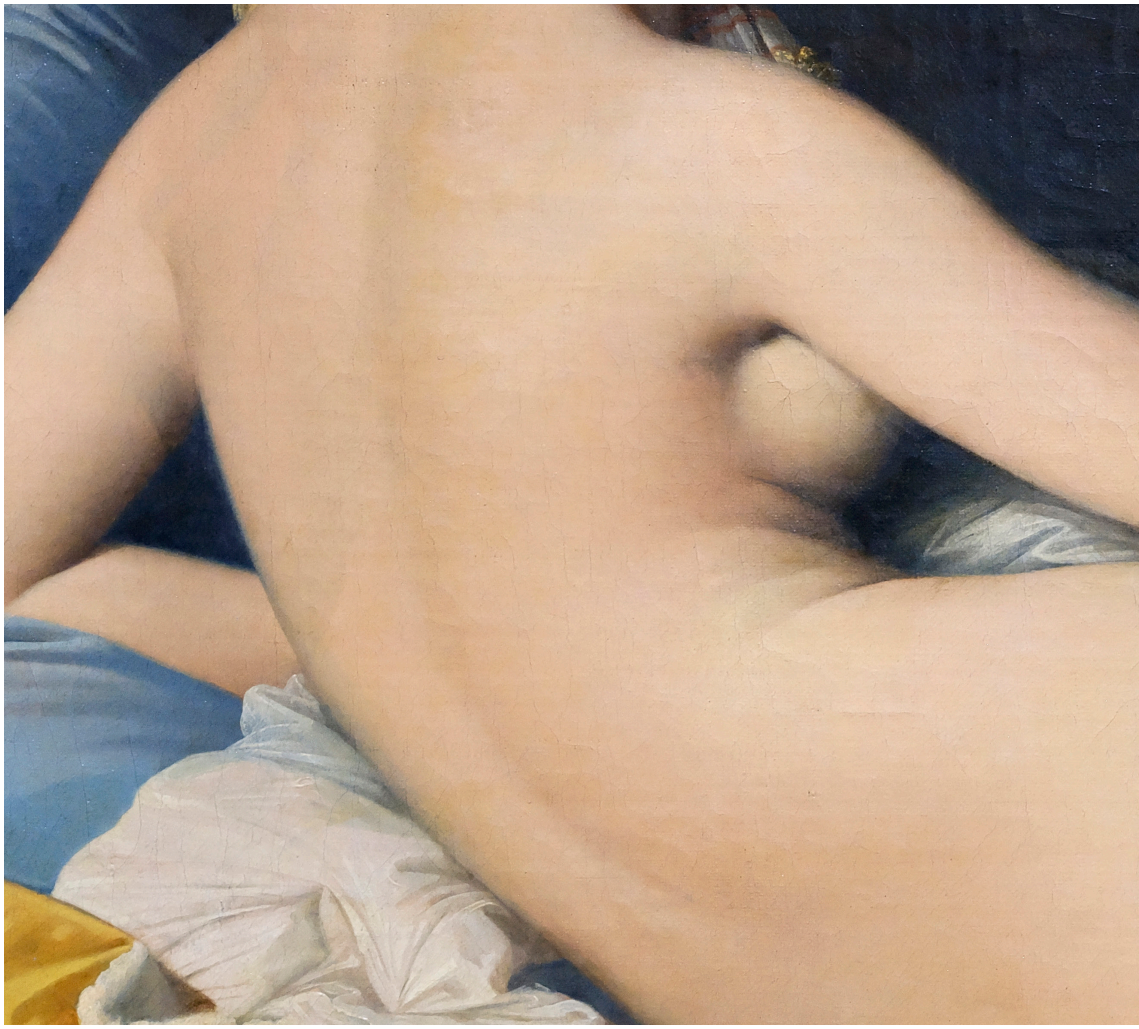
L'absurdité ne s'arrête pas au titre, plus l'histoire avance, plus on se perd dans une ambiance saugrenue. Les personnages, joués par les mêmes comédiens, se confondent, et se perdent en même temps que nous dans leur propre incongruité. Pleine de rebondissements, de discours, de discussions à la fois sérieuses et comiques, la pièce rappelle de façon discrète et amusante notre réalité.

C'est aussi l'un des principes fondamentaux de la pièce, représenter notre société actuelle, et souligner tous ses vices. Nous pouvons chacun et chacune y aller de notre interprétation. Certain·es y voient un écho à la dictature des algorithmes des réseaux sociaux, à l'imposante arrivée de l'IA... D'autres y comprennent une métaphore du coming-out queer, d'une différence que l'on nous force implicitement à camoufler et déguiser. Nous pourrions tout simplement y lire une critique d'une société malade, qui court désespérément après des idées et concepts tout aussi absurdes que la pièce. Finalement, Le Moche nous pousse à réfléchir et à nous questionner. Qu'est-ce qui fait le beau, le laid ? Cette question, débattue depuis plusieurs siècles par les philosophes, les artistes, les scientifiques, trouve péniblement une réponse aujourd'hui. Elle fait sans doute partie de ces mystères intemporels, dont la pièce met en avant tout l'illogisme et le trop d'importance qu'on y porte.

On évoquait plus haut le fait que les comédien·nes jouent de manière successive des personnages opposés. Bien qu'à la lecture cela ait déjà un effet en nous concentrant, quel spectacle ce doit être que de le voir sur scène. Le metteur en scène ayant page blanche pour ce texte, les variations de théâtralisation nous surprendront toujours. Si l'on ne fait que lire, on peut aussi s'amuser à imaginer comment les personnages occupent l'espace. C'est aussi l'un des forts du Moche, être un spectacle vivant, qui se déplace et évolue en fonction de chacun·e.

Récemment jouée à la Comédie française en mai 2025, la pièce semble toutefois être régulièrement mise en scène en France, cela vaut sans doute le coup de s'y pencher non ?

Étendue de tout son long et même plus, la grande odalisque est posée comme sur l'étale d'un marché. Sur son cartel on peut lire: «La grande odalisque» Jean - Auguste - Dominique Ingres 1750 - 91 × 162 cm Huile sur toile.



Et point barre.

La grande anonyme

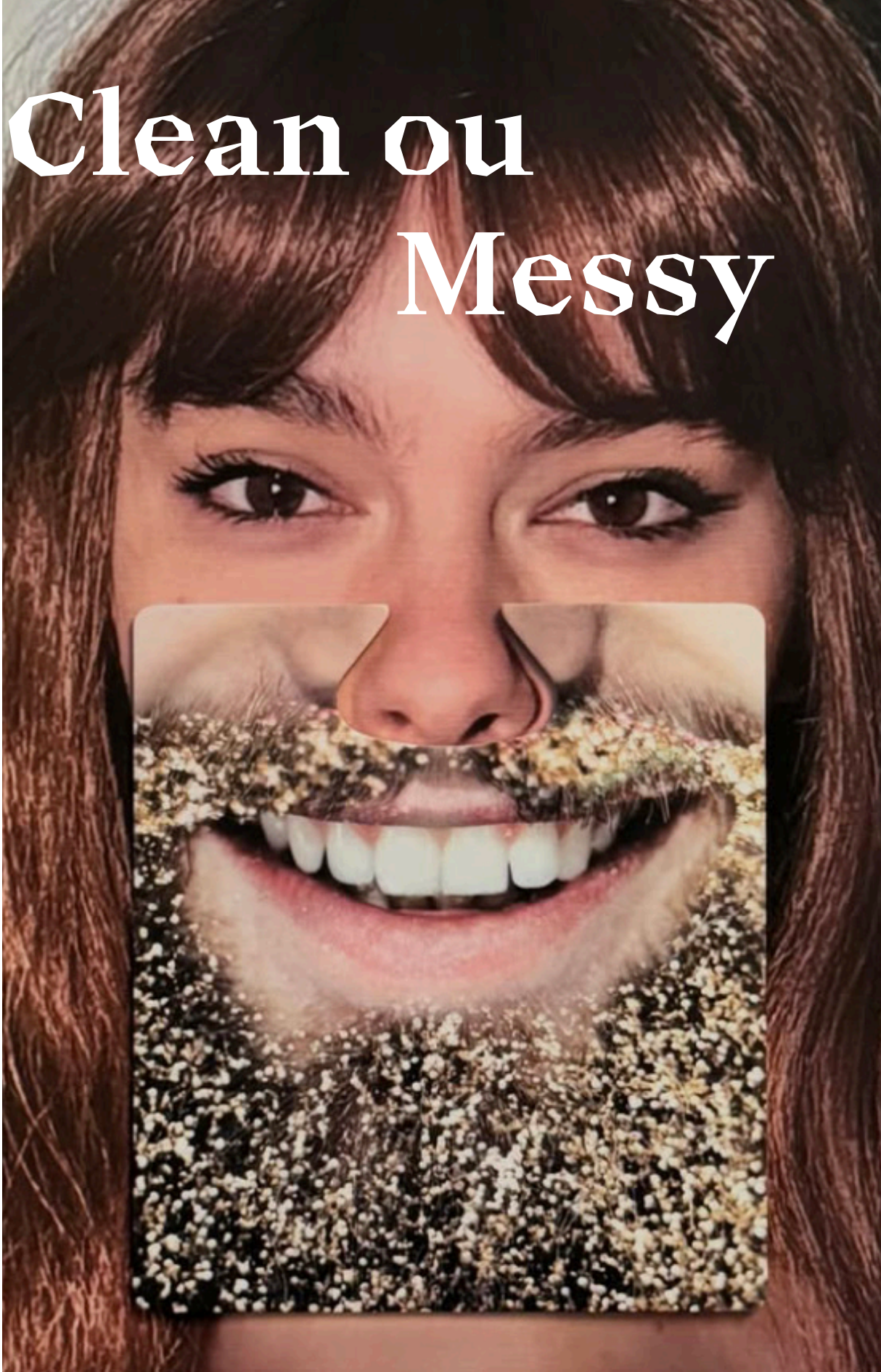
Le mot odalisque, du turc odalık, désigne une femme de chambre qui servait le harem du sultan. Servante, femme de chambre, objet anonyme, ce corps n'appartient à personne. Enfin en tout cas pas à elle. Jamais son nom, son origine ou son histoire ne sera compté, mais celle du peintre ayant modelé sa forme si librement est toujours présente.

En voyage à Florence, Ingres est inspiré par les courbes que représente Raphaël. Caroline Murat Bonaparte, sœur de l'empereur et reine consort de Naples lui commande un tableau reprenant la mode orientaliste. Les esquisses au fusain sont justes. Les hanches s'alignent, les vertèbres sont en quantité raisonnable. Alors quelle raison pour cette disproportion finale ? Apparemment, le désir. Le peintre déforme volontairement sa muse, il la façonne par le prisme de ses propres fantasmes et par les idéaux qui lui sont contemporains.

L'image de cette femme lascive et parée de perles, de plumes et de soies, fascine. Ses courbes comme sa culture, échappent aux français, si lointains, qui rêvent la "vie orientale". La haute société colonise, idéalise et recréé ses schémas culturels et hiérarchiques sur des peuples qu'ils pensent structurer.

La femme orientale devient un objet de fantaisie européen. Pièce de viande exotique, sur son linge riche; elle est un objet de consommation. Les normes de sa stature n'ont plus besoin d'être réalistes, pratiques ou humaines, elles se contentent d'être esthétique. Elle est représentée avec les codes de la nature morte ou la peinture de chasse.

Clean ou Messy



Le corps pris au piège des normes
(et ce que ça dit de notre époque)

À l'ère des réseaux sociaux comme TikTok, Instagram ou Pinterest, le corps humain est devenu plus qu'un organisme vivant : il est un projet, un objet de style, un discours. Derrière chaque tendance se dessine une façon de penser, de vivre, et parfois même une manière de gérer sa place dans le monde. Deux figures esthétiques récentes, la clean girl et la messy girl, incarnent cette réalité paradoxale : elles prétendent libérer le corps tout en le soumettant à de nouvelles normes.

1. La douceur du contrôle

La clean girl aesthetic est l'une des tendances beauté et lifestyle les plus visibles depuis quelques années. On la reconnaît à sa peau lumineuse, à son maquillage minimaliste, à ses cheveux plaqués et à une apparence d'« effortless cool » : comme si tout semblait naturel, alors qu'il est en fait soigneusement construit. Ce style ne se limite pas à un maquillage discret, c'est une routine de vie qui valorise l'ordre, la propreté et la productivité. C'est un idéal de perfection douce.

Mais ce naturel prétendument simple repose sur des codes précis et exigeants : il est coûteux (beaucoup de produits et de temps), souvent associé à une jeunesse sans imperfections, et centré sur une apparence jugée acceptable ou désirable. Des critiques ont justement souligné que ce modèle exclut celles qui n'ont pas les moyens, le temps, ou même l'apparence dite lisse que cette tendance valorise.

Pour certains observateurs, cette esthétique n'est pas neutre : elle véhicule des normes sociales très codifiées, que certains qualifient de réactionnaires ou conservatrices, parce qu'elle associe beauté, discipline et conformisme social. Elle repose implicitement sur une vision étroite du corps acceptable, blanche, jeune, mince, et maîtrisée, loin de la diversité réelle des corps humains.

Ce qu'on appelle clean n'est donc pas seulement une apparence, c'est une norme : une façon implicite de dire "ce corps est désirable, celui-là ne l'est pas". Et c'est là qu'intervient une dimension politique : ces normes ne circulent pas dans le vide, elles participent à des discours sociaux sur la valeur, la conformité et la réussite.

2. Le désordre codifié comme libération

Face à ce modèle de perfection douce, une autre esthétique a émergé : la messy girl. À première vue, elle s'affiche comme son opposé : maquillage flou, cheveux en bataille, allure plus rock, plus brute. Elle célèbre l'imperfection, le chaos, la spontanéité.
Pourtant, cette apparente rébellion n'annule pas la norme, elle en produit une autre. Le désordre est lui aussi stylisé : dans sa façon d'être photographié, maquillé, montré. Ce n'est pas le vrai désordre de la vie quotidienne, mais une version performée du désordre, une esthétique du chaos maîtrisé. C'est ce que certains commentateurs appellent un chaos organisé, une mise en scène calibrée du non-soigné.
La messy girl se présente comme une réponse critique : elle dit "non à la perfection clean" et "oui à l'authenticité vivante", parfois même comme une forme d'anti-mode et de rejet du consumérisme.
Mais là encore, cette esthétique ne se développe pas hors des réseaux sociaux : elle y est diffusée par des hashtags, des codes visuels, des tutoriels de styles "désordonnés". Le corps qui s'affiche ainsi ne s'est pas affranchi des normes, il en a adopté une autre, une qui valorise le relâchement, mais qui reste une norme parmi d'autres.

3. Le miroir politique des normes

Si l'on regarde ces deux tendances côte à côte, lissée et disciplinée d'un côté, floue et incontrôlée de l'autre, on pourrait croire

qu'elles incarnent deux formes radicalement opposées de liberté. Pourtant, dans les deux cas, le corps est pensé, montré et normé. Il est toujours soumis à des idéaux visuels et sociaux qu'il faut atteindre, contourner, ou performer.

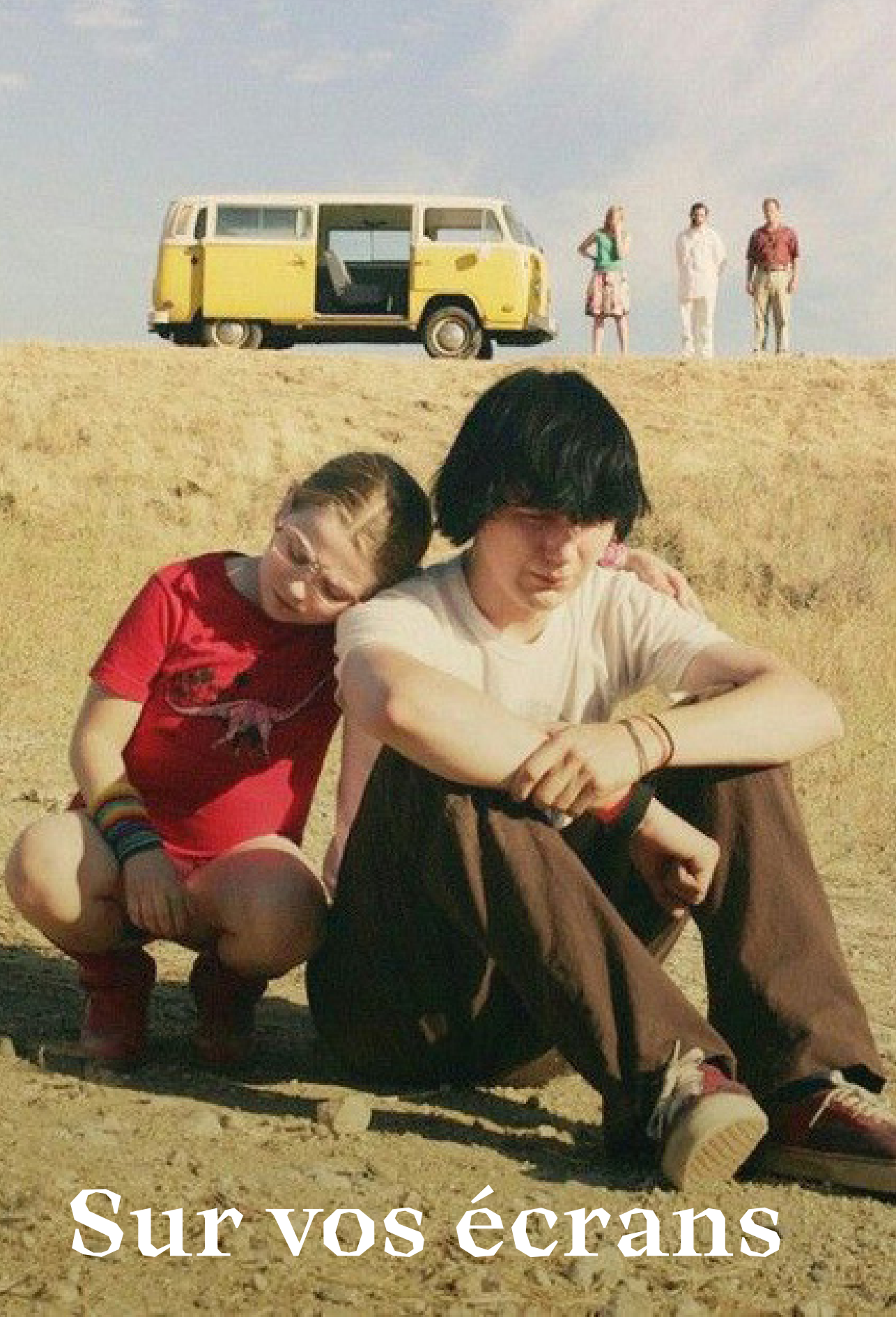
Cette dynamique n'est pas nouvelle dans l'absolu. Dans l'essai The Beauty Myth (1990), Naomi Wolf analyse comment l'idéal de beauté n'a jamais cessé d'être un outil social influent, surtout à mesure que les médias et le marché imposent des standards de plus en plus irréalistes pour les femmes, transformant l'apparence en une forme de pression sociale constante.

De même, des penseurs comme Wilhelm Reich ont montré, dans The Mass Psychology of Fascism (1933), comment les régimes autoritaires peuvent devenir obsédés par le contrôle des corps, non seulement dans la sphère politique, mais aussi par des normes intimes de discipline et de comportement.

Historiquement, on voit que les normes corporelles sont toujours des normes sociales : elles disent quelque chose de ce qu'une société valorise, exclut, récompense ou stigmatise. Dans certaines périodes, ces normes étaient dictées par des médias traditionnels ; aujourd'hui, ce sont les algorithmes qui amplifient certaines images et invisibilisent d'autres.

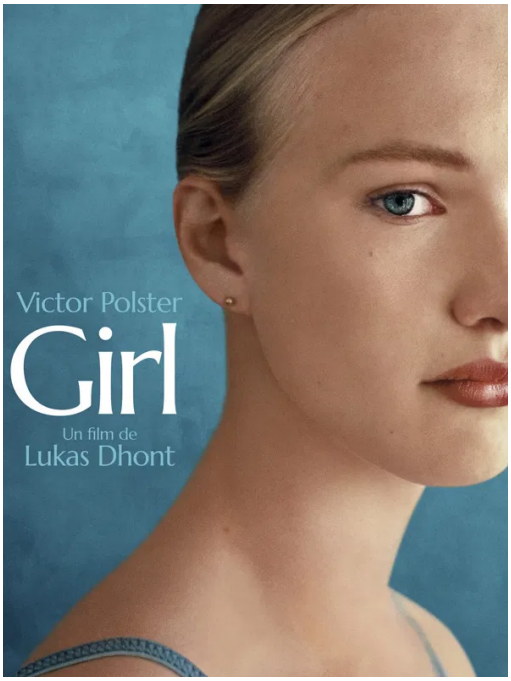
Et dans ce monde médiatisé, choisir une esthétique, clean ou messy, c'est choisir une façon de se situer par rapport à ce monde, par rapport à ce que l'on valorise, par rapport à ce que l'on veut montrer de soi et de son corps. Mais bien souvent, ce choix n'est pas totalement libre : il est influencé par les attentes sociales, les pressions esthétiques, et par l'algorithme lui-même, qui récompense certaines représentations visuelles plutôt que d'autres.

Le corps sur les réseaux sociaux n'est pas un espace de liberté absolue : il est un terrain de jeu normatif où les idéaux esthétiques dictent discrètement ce qui est vu, valorisé ou rejeté. Que l'on choisisse l'ordre ou le chaos, la douceur clean ou l'imperfection messy, on ne sort pas vraiment des normes, on change simplement de cadre.Comprendre cette dualité, c'est apprendre à lire derrière l'apparence et à questionner ce que ces normes racontent de nous, de nos désirs, et de ce que notre société valorise. Parce que derrière chaque esthétique, il y a une vision du corps, et donc, une politique du corps.


Sur vos écrans

Pour cette rubrique, nous avons choisi d'explorer la manière dont le cinéma, les séries, les documentaires et le jeu vidéo interrogent les normes qui pèsent sur les corps. Qu'ils soient magnifiés, contrôlés, transformés ou marginalisés, les corps deviennent dans ces œuvres des terrains de tensions idéologiques, sociales et politiques. Derrière les paillettes, les pixels ou les drames du quotidien, chaque récit révèle comment la société fabrique des idéaux souvent inatteignables mais aussi, comment certains individus tentent de les subvertir, de les détourner ou de s'en libérer. Ces œuvres invitent ainsi à repenser le corps comme un espace sensible et personnel qui souvent frôle des frontières politiques et des rapports de pouvoir et de résistance.

Little Miss Sunshine, Valerie Faris & Jonathan Dayton (2006)
Olive, petite fille vive et spontanée, rêve de participer à un concours de beauté pour enfants. Lorsqu'elle est sélectionnée pour le prestigieux concours « Little Miss Sunshine », sa famille entière s'embarque dans un road-trip aussi chaotique que révélateur. Sous ses airs de comédie douce-amère, le film propose une critique acerbe de l'hypersexualisation précoce et des idéaux esthétiques absurdes imposés aux enfants. À travers Olive, Little Miss Sunshine rappelle que la singularité, la maladresse et la sincérité valent bien plus que les strass, les sourires figés et les corps formatés.

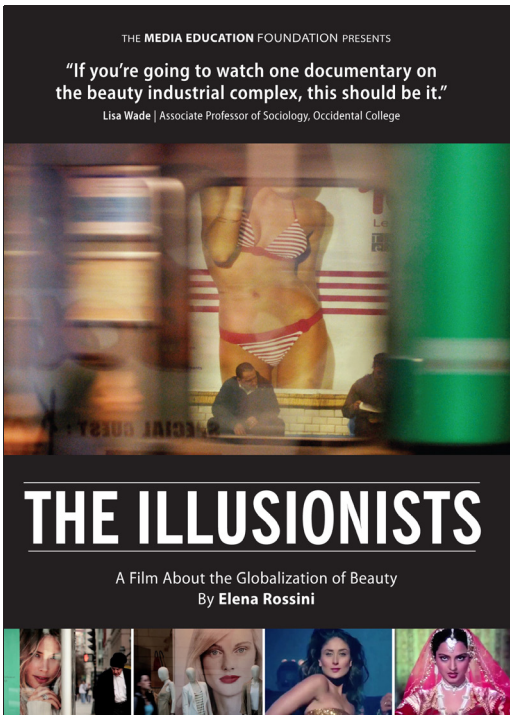


Girl, Lukas Dhont (2018)
Lara, adolescente transgenre, rêve de devenir danseuse étoile. Animée par une détermination sans faille, elle s'engage dans un parcours exigeant où son corps, encore en transition, se confronte à la rigueur extrême de la danse classique. Girl met en lumière la violence silencieuse des normes corporelles, en particulier dans un milieu où le corps doit se conformer à un idéal de perfection presque inhumain. Le film interroge la manière dont certaines institutions artistiques imposent un modèle unique du « corps légitime », au détriment de la pluralité des identités et des vécus.

La Servante écarlate, Bruce Miller (2017–2025)
Dans un futur dystopique, les femmes fertiles sont réduites à leur seule fonction reproductive, privées de toute autonomie corporelle. À travers le personnage d'Offred, la série pousse à l'extrême la logique du contrôle politique des corps. La Servante écarlate démontre comment les idéaux prétendument moraux peuvent devenir des instruments d'oppression, rappelant que la maîtrise du corps des femmes est un liev motif au cœur des systèmes autoritaires.

POSE, Ryan Murphy, Brad Falchuk & Steven Canals (2018–2021)
Plongée dans le New York des années 1980-1990, POSE met en scène la ballroom culture, un espace de dance, de résistance et de célébration pour les communautés queer, trans et racisées. Dans une société qui marginalise et invisibilise certains corps, les balls (soirées organisées par et pour les personnes queer uniquement) deviennent des lieux où ceux-ci sont réinventés, glorifiés et érigés en modèles. La série montre comment les normes dominantes excluent, mais aussi comment des contre-normes émergent, offrant aux corps rejetés la possibilité d'exister pleinement, avec fierté et puissance.

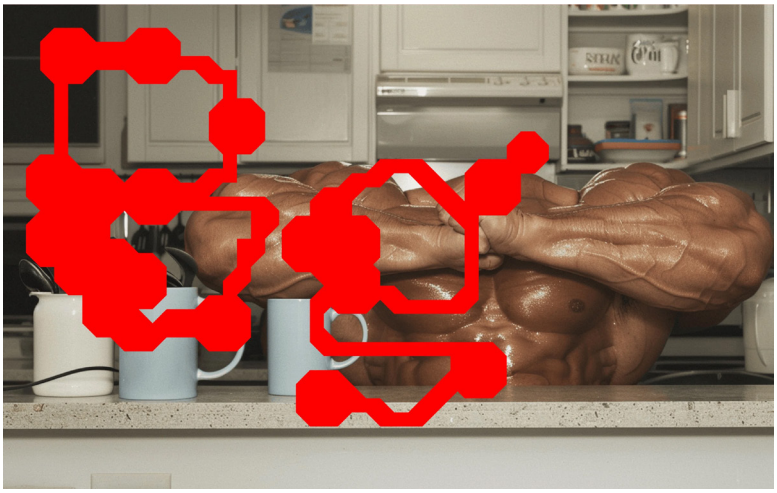
Drag Race France, Fenton Bailey, Randy Barbato & Nicky Doll (2022– toujours d'actualité)
Dans cette compétition haute en couleur, des drag queens venues de toute la France rivalisent de créativité pour décrocher le titre (valable un an) de « Next Drag Superstar ». Entre performances scéniques, ateliers couture et défis artistiques, l'émission célèbre la liberté d'expression corporelle et identitaire. Drag Race France déconstruit les normes de genre, de sexualité et de beauté en montrant que le corps n'est jamais figé : il est un espace de transformation, de jeu et de revendication. Ici, le corps devient une performance artistique, un manifeste vivant, transformé, exagéré et surtout célébré.



The Illusionists, Elena Rossini (2015)
Ce documentaire analyse l'industrie mondiale de la beauté et son impact culturel à grande échelle. En mettant en lumière les mécanismes économiques et médiatiques à l'œuvre, The Illusionists démontre que les normes corporelles ne sont ni naturelles ni universelles, mais construites, exportées et imposées par des marketing sordides et ça depuis la nuit des temps. Le documentaire invite à déconstruire ces idéaux standardisés qui façonnent nos regards et nos rapports à nos propres corps.

Cyberpunk 2077, CD Projekt RED (2020)
Dans une mégalopole futuriste dominée par la technologie, les corps humains sont modifiables à l'infini grâce aux implants cybernétiques. Si cette augmentation semble offrir une liberté totale, le jeu questionne rapidement les nouvelles normes qui en découlent. Même amélioré, le corps reste soumis à des standards technologiques, sociaux et économiques. Alors, Cyberpunk 2077 interroge ainsi la frontière floue entre émancipation individuelle et nouvelle forme d'aliénation corporelle.

crédits photos
Larry Sultan
Brian Finke
Juno Calypso
ORLAN
Sam Rock
John Locker
Jean-Michel Turpin
«La grande odalisque»
Jean-Auguste-Dominique
Pag studio
Thomas Mailaender
Together with you



Merci à M.Pigeat pour ses conseils et sa patience.

Édité par nous

Imprimé à l'ENSAAMA
63 rue Olivier de Serres
75015 PARIS
en janvier 2026
papier imprimante bof en salle des profs

Typographies Ortica Linear
et Ortica Angular
de Ben Bovani

Direction artistique de Cassy Jachacz, Jeanne Mathis et Téa Houzandji
Couverture de Jeanne Mathis
Articles de Cassy Jachacz, Jeanne Mathis, Téa Houzandji, Anna Zuddas, Alma Mouscadet, Lucie Dalbavie et Mahé Clapier-Charrier
Conceptions et illustrations de jeux de Lucie Dalbavie
Quizz de Jeanne Mathis